

Stéphane Hoffmann ou l'itinéraire d'un « gilet doré » (Le Figaro du 10 04 2019)

SUCCÈS L'écrivain, chroniqueur au « Figaro Magazine », a reçu mardi le prix littéraire des Hussards pour son livre « Les Belles Ambitieuses ». Portrait d'un auteur qui aime dynamiter de l'intérieur un milieu qu'il connaît par cœur.

Stéphane Hoffmann est un raté. Au départ, il ne voulait pas de prix. Il en a été couvert. Une médaille vient de s'ajouter aux précédentes. Le prix des Hussards lui va comme un gant. Il avait déjà obtenu le prix Nimier en 1991 pour Château Bougon (Albin Michel). On ne se refait pas. Ajoutons à la liste le prix Freustié pour Un enfant plein d'angoisse et très sage (Albin Michel) en 2016 et l'on comprendra l'ampleur de la déconvenue. Les Belles Ambitieuses (Albin Michel) confirme un talent sûr, original, décalé. Le héros se présente ainsi : « À vingt-cinq ans, je suis énarque et polytechnicien, ce qui ne m'empêche pas d'être un con. » Le ton est donné.

Chabrol en caractères d'imprimerie

Il n'y a que dans les romans que devenir ambassadeur à Washington dans les années soixante-dix peut être une chose amusante. Hoffmann glorifie la paresse, l'anticonformisme, les amours clandestines. Il y a toujours une Coquelicot pour faire tourner les têtes. Quand il est question de banlieue, il s'agit de Versailles. A-t-on idée, aussi, de s'appeler Amblard Blamont-Chauvry ? Le bonheur existe. Il ne faut pas s'en vanter. Les livres d'Hoffmann sont remplis de filles qui pleurent et de garçons qui dansent, à moins que ce ne soit l'inverse. Il y a des lodens et des kilts fermés avec une épingle à nourrice. C'est pour mieux tromper l'ennemi. Hoffmann est un « gilet doré ». Il dynamite de l'intérieur un milieu qu'il connaît par cœur et dont il ne saurait se passer. La bourgeoisie est la cour de récréation de ce Chabrol en caractères d'imprimerie.

Il aime la paresse, le champagne, l'amitié. On n'a jamais très bien compris en quoi consistait son métier. Il fait semblant d'être journaliste en rédigeant d'épatantes chroniques sur la télévision dans Le Figaro Magazine. On sent qu'il regrette le temps où les postes étaient en noir et blanc et où il n'y avait que deux chaînes. Hoffmann a la bonhomie du nounours de « Bonne Nuit les petits ». Dans la vie, la difficulté consiste cependant à l'envoyer se coucher. Il a encore une anecdote à raconter, un bon mot à citer (« Les grandes douleurs sont Moët »), un souvenir à partager. Et puis, le bar n'est pas fermé, hein ?

Ce provincial a habité Paris. Cela n'a pas duré. Il préfère la Loire-Atlantique. Souvent, il invite des écrivains à La Baule. Ils rencontrent leurs lecteurs et déjeunent à L'Océan, ce restaurant du Croisic où, en fin de repas, la serveuse vient vous prévenir que les gendarmes sont postés au rond-point. Ces délicates attentions seraient impossibles dans la capitale. Hoffmann aime Charles Trenet, les cravates club, le tabac à pipe. Avec lui, la France est douce, comme dans une chanson. Cela ne lui interdit pas de recommander le restaurant Donna Gemma à Capri - sans doute l'influence de Félicien Marceau avec lequel il avait l'habitude de partager un whisky dans son hôtel particulier de Neuilly.

Une nostalgie de qualité

Marceau n'est plus là, Déon a tiré sa révérence, Jean d'Ormesson a disparu dans une île ignorée par les cartes : ces détails expliquent pourquoi Stéphane vient de moins en moins dans

la ville d'Anne Hidalgo. Ce type-là ne fait rien comme les autres. Adolescent, son modèle était André Maurois. On ne fait pas plus démodé. Aujourd'hui, il rêverait d'imiter le Rex Harrison de My Fair Lady dont la devise était : « Payez les factures et refusez les invitations. » Ce mauvais esprit est très bien élevé.

En 1980 et quelque, il avait fondé l'association des Beurrés Nantais. Une règle était pour les membres de ne jamais acheter L'Événement du jeudi. On voit le genre. Il y a dans ses pages la légèreté des personnages de Demy période Lola, des bruits de VéloSoleX, des slows sous les pins parasols, des petits garçons tristes sur la banquette arrière d'une Rolls Silver Shadow. Les ombres de Larbaud et de Morand planent sur ses histoires. Le plaisir est la seule loi. Il semblerait que l'auteur soit de droite, mais il ne se pose même pas la question. Il a dormi dans des pensionnats de jésuites, ce qui porte à l'insouciance. Ce lycéen avait hâte d'être débarrassé de sa jeunesse. L'hypokhâgne lui a enseigné que les professeurs confondaient la littérature avec les travaux pratiques. Geneviève Dormann lui donnait des conseils qu'il s'empressait de ne pas suivre.

Son humour masque une nostalgie de qualité. Sa mélancolie s'habille d'un gros pull tricoté main. Dans sa voiture, les sièges sont couverts de poils de chien. Ne comptez pas sur lui pour se pencher sur son œuvre. « Demander à un écrivain de parler de ses livres, c'est demander à un cochon de parler de ses jambons, que peut-il en dire ? »

Jadis, Hoffmann a publié son autobiographie. Elle s'intitulait Le Gros Nul. Il se vantait. La suite, Le Vieux Con, est prévue pour 2038. D'ici là, Stéphane Hoffmann aura raflé un tas d'autres récompenses. « J'écris comme on offre un verre », avoue-t-il. Remettez-nous ça !

Eric NEUHOFF